



Tahar  
**Ben Jelloun**

**Mes contes  
de Perrault**

**Seuil**



2

## **La petite à la burqa rouge**

Il était une fois une petite paysanne d'une beauté éblouissante, qui s'appelait Soukaïna. Elle était tellement belle que, lorsqu'elle faisait sa toilette au pied de la source, les oiseaux et les animaux de la forêt accouraient pour l'admirer et lui faire fête. Elle était si belle que les fruits et les moineaux tombaient des arbres. Quand elle repartait au village, certains animaux l'accompagnaient en formant une haie d'honneur. Mais cette petite n'avait que sa mère qui, il est vrai, l'aimait par-dessus tout. Celle-ci était toujours prise de peur lorsque sa fille sortait de la maison.

C'était l'époque où des hommes barbus, vêtus de tuniques noires, armés de sabres et de fusils, faisaient la loi et persécutaient les hommes qui ne fréquentaient pas assidûment la mosquée, lapidaient les femmes qui osaient les défier en portant des tenues légères. Ils interdisaient les écoles aux filles et surveillaient de près l'éducation

des garçons, qui devait être strictement religieuse. Ils formaient une secte ; on les appelait « les Hypocrites », parce qu'ils disaient agir au nom de la religion alors qu'ils se préoccupaient bien davantage du trafic de drogue. Certains s'autoproclamaient « émirs », d'autres « imams », tous prétendaient faire la loi, pillaient le pays et faisaient fuir les touristes. La secte propageait le malheur sur un pays où musulmans, chrétiens et juifs vivaient pourtant en bonne intelligence.

Le pays souffrait en silence sous cette dictature. Ceux qui élevaient la voix étaient arrêtés et torturés. Partout régnait la peur. Mais la petite paysanne, qui avait pourtant entendu parler des méfaits commis par ces brutes qui sillonnaient la ville, n'en avait absolument pas peur. Peut-être était-elle inconsciente du danger qu'elle courait ? Peut-être se sentait-elle assez forte pour affronter n'importe quelle menace ? Elle avait bien entendu parler de viols collectifs de jeunes femmes, de lapidations d'épouses accusées d'adultère sans aucune preuve, mais elle était convaincue qu'elle-même était protégée par la prophétie de son père qui, sur son lit de mort, lui avait prédit un destin exceptionnel.

Un jour, sa mère apprit que la grand-mère de la petite, qui habitait en dehors de la cité, à l'orée d'un bois, était



malade. Elle avait attrapé froid, disait-on. Un messenger était venu en informer la famille. Mais la mère, qui avait fait une mauvaise chute dans l'escalier, était alors dans l'incapacité de se déplacer. Elle chargea donc Soukaïna de porter à sa grand-mère des crêpes au beurre, un pot de gelée royale et un médicament contre le refroidissement. Elle lui dit :

« Ma fille adorée, tu apporteras tout cela à ta grand-mère, puis tu reviendras aussitôt à la maison. Ne parle à personne en chemin, tiens-toi sur tes gardes et, surtout, ne t'attarde pas. »

Soukaïna lui fit remarquer qu'elle n'avait pas de burqa pour sortir, et que les affreux barbus pourraient trouver là un prétexte pour s'en prendre à elle.

La mère s'empara alors d'un drap rouge et enroula sa fille dedans. Ainsi enveloppée de la tête aux pieds dans cette burqa de fortune, l'enfant s'en fut chez sa grand-mère.

Soukaïna ne voyait que d'un œil, l'autre étant caché par un pan de la burqa. C'était ainsi que les femmes devaient se couvrir pour ne pas s'attirer les foudres des horribles barbus. Elle marchait donc en regardant par terre et priait Dieu qu'il fût en sorte qu'elle échappât aux contrôles, car les barbus occupaient la ville après avoir



mis en échec les troupes de police et de gendarmerie. Ils quadrillaient désormais le pays, dressaient des barrages ici et là, imposaient leurs lois et semaient la terreur. L'argent de la drogue leur avait permis de se procurer des armes et de s'assurer des moyens de communication efficaces. Les gens de l'ancien régime s'étaient exilés, abandonnant le pays et son peuple à ces bandes de criminels.

Soukaïna traversa la ville sans se faire remarquer. Elle était si menue que personne ne fit attention à cette petite chose rouge.

Mais lorsqu'elle parvint à l'orée du bois qui menait vers la maison de sa grand-mère, un jeune barbu, hirsute et entreprenant, lui barra le chemin :

« Oh là ! Où va-t-on comme ça ? Et pourquoi ce déguisement ? Ne sais-tu pas que le rouge est la couleur de la révolte ? Serais-tu une rebelle opposée à notre belle révolution ? »

Soukaïna fit mine de ne rien comprendre et se mit à pleurer. Curieusement, le grand type tout maigre fut touché par ces larmes :

« Mais petite, ne pleure pas, dis-moi où tu vas et je t'aiderai. Car ici, vois-tu, dans cette forêt, il y a des loups méchants, très méchants même, et qui aiment la chair fraîche. Alors dis-moi où tu vas.



– Je vais voir ma grand-mère malade, je lui apporte quelques crêpes, du miel et des médicaments.

– Où habite-t-elle ?

– Dans une maison verte à la sortie du bois. En fait, elle était bleue, mais les herbes l'ont envahie, et depuis on l'appelle "la maison verte".

– Tu sais, on nous a appris à l'école coranique à toujours venir en aide aux personnes âgées, surtout quand elles sont malades. Il faut donc que je rende visite à ta grand-mère, c'est un devoir dicté par la foi. Si tu veux, je te devance, je l'avertis de ta visite, je suis sûr que ça lui fera plaisir. »

Soukaina lui demanda :

« Mais pourquoi tu portes une arme ?

– Tu veux parler de mon poignard ? Il est magnifique, c'est une pièce de musée, je l'ai hérité de mon grand-père, qui avait combattu les Anglais quand ils occupaient notre pays. Mais ce n'est pas une arme, on peut à peine couper le beurre avec.

– Oh ! Mais tu as aussi un fusil ! C'est pour ouvrir des pastèques ?

– Non, le fusil n'est pas armé. C'est juste pour faire peur.

– Mais tu as peur de qui ?

– Je n'ai pas peur, c'est moi qui dois faire peur aux voyous, ceux qui ne respectent pas les lois de notre



religion bien-aimée, ceux qui traquent les jeunes filles qui répandent partout le vice et la débauche. Mais toi, tu n'as rien à craindre, tu es innocente, tu prends soin de ta grand-mère. C'est vraiment bien de se comporter comme ça, conformément aux recommandations de Dieu Tout-Puissant. »

Soukaïna s'efforça de paraître rassurée. Avant de la quitter, la grande brute barbue lui tapota la joue, ce qui fit tomber la burqa et dévoila ses jolies formes. Elle avait de petits seins bien sages dont on devinait les mamelons naissants. La brute la regarda de ses yeux rouges et exorbités, puis fit un geste pour s'approcher d'elle. Soukaïna recula alors, remit sa burqa en place et dit à l'homme de s'éloigner. Le ton était ferme, pas vraiment celui d'une jeune fille apeurée.

L'homme s'élança alors comme une flèche et disparut dans le bois.

Soukaïna était inquiète, mais se rassurait en pensant que sa bonne étoile veillait sur elle. Elle songea tout de même à rebrousser chemin, mais l'image de sa grand-mère la convainquit de remplir son devoir. Elle continua donc sa route sans se presser.

Telle une furie, l'homme entra par la fenêtre, se précipita sur la vieille dame qui dormait et la poignarda



sauvagement. Elle eut juste le temps de prononcer la formule attestant qu'il n'y a qu'un Dieu et que Muhammad est son Prophète. La brute n'eut pas de mal à dissimuler le corps de la grand-mère dans une couverture et à le glisser sous le lit avant de prendre place, vaguement déguisé, là où la vieille femme reposait quelques minutes auparavant.

Soukaïna eut le pressentiment que quelque chose de mauvais venait d'avoir lieu. C'était un sentiment qu'elle connaissait bien, son cœur l'informait fidèlement de certains événements. Elle s'arrêta net devant la porte, tendit l'oreille, mais n'entendit rien. Elle appela alors sa grand-mère. Pas de réponse. Elle frappa à la porte et cria :

« Grand-Mère ! Grand-Mère, es-tu là ? »

Le barbu répondit d'une voix grave et chevrotante :

« Oui, je suis là, ma petite-fille, la clé se trouve dans le bol en terre cuite. »

Elle entra lentement et sentit une drôle d'odeur.

« C'est quoi, cette odeur, grand-mère ? »

– Oh, ma petite-fille, le voisin a égorgé un mouton pour la naissance de son garçon, ça pue le sang... Ne fais pas attention, viens, viens vite réchauffer ta vieille grand-mère malade. »

En s'approchant, Soukaïna comprit que le barbu s'était déguisé et qu'il avait pris la place de sa grand-mère.



Son sang ne fit qu'un tour, elle faillit s'évanouir, mais quelque chose de fort en elle l'en empêcha. Surtout ne pas éveiller de soupçons. Alors, elle dit d'une petite voix :

« Mais, grand-mère, il ne faut pas que je m'approche de toi, je vais attraper tes microbes ! Je vais rester un peu loin du lit.

– Très bien. Mais je voudrais que tu me donnes ce que tu m'as apporté.

– Oui, grand-mère, laisse-moi le temps d'enlever ma burqa et je m'occupe de toi. »

Elle entra dans la cuisine et éclata en sanglots. Elle se mit en quête d'un grand couteau pour se défendre, mais il n'y en avait pas. Alors elle se ressaisit et dit :

« Oh, grand-mère, veux-tu me raconter l'histoire du loup végétarien ? »

À ce moment, le barbu, qui n'en pouvait plus, se souleva comme un tigre et sauta sur Soukaïna, qui l'évita de justesse. Il retomba sur le coin de la table. Alors commença une terrible lutte. Soukaïna, plus légère, plus souple, sautait d'un endroit à un autre, esquivant les bras tendus du barbu qui hurlait de rage :

« Ah, tu crois que tu vas t'échapper ! Dieu a raison de nous mettre en garde contre la capacité de nuisance des femmes, tu vas voir, espèce de sale petite gosse, tu verras quand tu seras soumise à ma volonté... »



Elle ne répondit pas, continuant de courir en tous sens et de balancer tout ce qu'elle trouvait derrière elle afin de multiplier les obstacles dans sa course.

*(Le barbu, bien entendu, est plus fort et mieux armé. Normalement, il devrait la coincer et la violer avant de la tuer. Mais il était dit que, pour une fois, l'innocence l'emporterait sur le mal absolu, les femmes sur la brutalité de certains hommes.)*

À force de courir dans la maison, le barbu perdit son déguisement et apparut tout nu. Soukaïna éclata de rire en désignant son pénis :

« Oh, qu'il est petit le sexe du monsieur ! Oh là là ! C'est avec ça que tu violes les femmes ? Il est minuscule, tu devrais avoir honte... »

Plus elle riait, plus le barbu enrageait de ne pouvoir l'attraper.

Elle était maintenant accrochée en haut d'une poutre. Il eût fallu une échelle pour l'atteindre. Impossible. Là, elle était hors de danger. C'est ainsi que Soukaïna, sûre d'elle et de sa position, reprit ses moqueries :

« Tu te dis musulman ! Pauvre islam ! Tu n'es pas digne d'entrer dans cette religion. Tu n'es qu'un obsédé sexuel avec un tout petit zizi même pas capable de faire



envie. Tu es laid et puant, tu es une petite chose sans importance, un assassin...

– Mais tu es une démonsse, où as-tu appris tout ça ?

– Oui, une démonsse qui va te couper les organes génitaux. De toute façon ça ne te sert à rien, juste à faire pipi... Et c'est ce que je ferai quand je t'attraperai ! »

Le barbu tira une table, y déposa un tabouret bancal et essaya de monter dessus. Mais il se flanqua par terre. Du sang commença à s'écouler, car en tombant, il avait fait pénétrer son poignard dans son flanc. Peut-être le foie était-il touché ? Il pleurait de douleur, se traînait par terre et suppliait que l'on vînt à son secours. Son état, pourtant, ne l'empêchait pas de proférer des menaces :

« Tu verras ce que je te ferai ; tu regretteras le jour de ta naissance, fille de Satan. »

Soukaïna descendit tranquillement de la poutre, parvint à lui attacher les pieds et sortit pour appeler de l'aide. Il y avait là des voisins, des chasseurs qui étaient en train d'astiquer leurs armes. Soukaïna leur raconta qu'elle venait de réussir à maîtriser l'assassin de sa grand-mère. Ils eurent vraiment peine à la croire.

« Toi, si menue, si jeune, tu as réussi à arrêter un criminel ?

– Oui, disons que j'ai eu de la chance. Mais il faut maintenant appeler la police.



– Mais ma pauvre, tu crois que la police va se déplacer ?

– C'est l'occasion pour elle de montrer qu'elle peut faire quelque chose, car il s'agit d'un de ces Hypocrites, de ces barbus qui empoisonnent notre vie. »

Les hommes se précipitèrent à l'intérieur de la maison verte. Le barbu gisait dans son sang, il agonisait tout en continuant d'insulter Soukaïna.

La police finit par arriver. Son chef était fort satisfait de mettre aux arrêts une telle brute, qui avoua aussitôt son crime :

« Dieu m'a puni, je me suis donné un coup moi-même avec mon poignard... c'est une punition divine... »

L'ambulance fut retardée à cause des barrages dressés par les Hypocrites. Quand elle arriva, il était trop tard, le barbu avait rendu l'âme.

Le chef de la police tint à raccompagner Soukaïna chez elle et présenta ses condoléances à sa mère, tout en la félicitant d'avoir une fille aussi intelligente et forte.

Tout le monde pleurait. On apprit le lendemain qu'une opération de la police et de l'armée avait abouti à l'arrestation de plusieurs membres de la secte des Hypocrites. Les autres avaient pris la fuite, car ils avaient leur base arrière dans le pays voisin, devenu le fief du terrorisme international.



L'enterrement de la grand-mère fut l'occasion, pour la population, de dénoncer non seulement la secte des Hypocrites, mais aussi le pays qui les aidait. Des manifestations eurent lieu un peu partout, avec le soutien de l'armée qui fit nommer un chef d'État pour assurer l'intérim. Certains sympathisants de la secte essayèrent de semer le trouble, mais la police reprit l'initiative et fit la chasse à ceux par qui l'obscurité était arrivée.

Soukaïna reprit ses études. Un jour, le professeur donna comme sujet de dissertation : « Commentez cette expression : "L'homme est un loup pour l'homme." » Forte de son expérience, elle expliqua tout au long de son texte que le loup n'avait rien à faire dans cette histoire, le rat non plus, d'ailleurs, et conclut sur une formule qui lui parut plus juste : « L'homme est un homme pour l'homme. »

Depuis, le professeur consulta systématiquement Soukaïna avant de soumettre aux étudiants tel ou tel sujet d'étude, car il considérait qu'elle était non seulement très intelligente mais également dotée d'une sagesse et d'un bon sens qu'il admirait.